Description d'une balle

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 34

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-218161

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

onna flasque por se pudra et onna catsetta por les capsules. L'ami Gueliautson, ao Carroz à Bossy l'appellavont Déloé, iré on tot malin po faire alla les dzeins. Se tegnai ao tiradzou doû flasques, iéna de bouna pudra, et l'outra pleinna de granne dé raves. Adon quand on ami n'avaï ran mé dé pudra por tserdzi, n'ein démandavé à Déloé que l'ai baillivé la flasque à granne de raves. Vo vaidé la suité, lou tireu tzadzivé ein règle, bourravé. ein ordre et zut ! ran dé coup ! et tot lou mondou recaffavé, vo pouidé lou craire.

Por onna fita, lou Tiradzou sara sti an onna tota bella, la vela sara enguirlandaye, les villhou coumeint les dzouvenou vont passa dai balles zhaores au Stand por lou dernier yadzou, paut itrou ka les z'autoritas ne vollionT pas mé iaissi teri contré Grandcor, du que avoué la novalle munechon les balles audrint canqué à Nautsaty et que cèin porrai bailli totés sortes dé misères avoué les Britschons. L'est passa lou teimps yo lou père Mottaz, cibare, n'avai ai cibès ran mé dé tacons por botzi les pertes et que faisait-te ? Ye botzive çau pertes avoué dai deints de lion et de la salette. A sti momeint on ne cognaissait pas lou téléphone et cein martsivé quand mimou, et la terre a adi veri !

Lou stand iré dein lou teimps ao Bornalet, l'a faillu lavi, à cause dao tzemin dé fer, adon Stand à la promenade, pllianta dai sycomores, tot iré bin ein ordre et por stau poésons dé fusils perfecchonnas fudra rédéménadzi. L'est fouteint. Et yo allâ ? derrai les z'Invuardes que diont. Et por menâ tot ci commerce, la cantine, les dix z'haores, lei poulets, et redesceindre «les malles » vont construire on funiculare coumin à Territet que me peinsou. Tot de mimou, gueux de progrès, on iré tant bin ao Stand dé la promenade.

Clliau tonnerres d'inventeurs dé pétairus perfechonnas farein bin mi de se catsi et de no lassi tranquillameint baire la fina gotta de la commouna dézo les bi z'arbres qu'avion pllianta avoué tant d'amora lou présideint Vis-à-bois et son premi commis Daléa.

Ora quié dités vos braves z'amis, no né vollien ran dé clliau jeux sportiques, inveinta per les z'Anglais qué faut se tordre lou mor por lé dere, no vollien dai fites yo on est nature de tsi nos, yo on deinse les villhes valzes coumint noutrés pares et yo on bai sta bouna rosée d'Israël de noustrés ancêtres, sein compta les verres é à rebaille m'en mé !

PETIT COURRIER DU « CONTEUR »

A Odette. — Vos cheveux tombent, chère enfant ? C'est, évidemment, fort ennuyeux. Je ne vous conseille pas de pommade mais, mariez-vous. Il n'y a que cela pour se faire des cheveux !

Gastronome. — Je suis de votre avis. La choucroûte est bien meilleure quand elle est réchauffée. Faites-la cuire la veille.

A Louis M. — Voilà deux fois que vous m'écrivez au « Compteur ! » Ne serait-ce pas vous qui êtes « gaz », cher Monsieur ?

Théâtreux. — Son âge ? La couleur de ses cheveux ? Ajoutez une trentaine au premier et quelques milliers aux seconds. Et vous pourrez toujours prendre la moyenne...

Autophobe. — Des journalistes, en auto, vous ont écrasé un canard. Et puis après ? Ceux qu'ils vous donnent, les comptez-vous pour rien ?

Voyageur. — Certes, le tour du lac, à ce prix, est bien cher. Il y a un moyen plus économique : le faire à la nage.

Sportif. — La quatrième étape du Tour cycliste de Suisse ? La Yungfrau-Cervin !

Un Américain. — Pourquoi le « Lausanne-Echallens » ne va pas aussi vite que le « Canadian Pacific Railway ? » Probablement parce qu'il n'en éprouve pas le besoin, my dear.

T. S. F. — Vous avez enregistré « S. O. S. » ? Cela ne doit pas venir de chez nous car, renseignements pris, tous les vapeurs de la C. G. N. étaient rentrés, vendredi soir.

Léa. — Vous l'aimez, vous le lui avez fait comprendre et il n'ose rien dire ? Avez-vous essayé en espéranto ?

Indiscrète. — Trop aimable, mademoiselle, mais, depuis trente-cinq ans, ma maman ne me laisse plus sortir, seul, le soir.

Mère indécise. — Mais, aussi, à quoi bon le martyriser avec l'orthographe. Achetez-lui donc une machine à écrire.

Anonyme. — Mes réponses vous laissent froid ? Eh ! par ces grandes chaleurs, c'est encore vous qui me restez obligé.

p. p. c. **H. Ch.**

Description d'une balle.

Une balle, mon cher, mais à tout prendre c'est
« Aurait dit le héros au grand nez retroussé »
Un avis de décès qui fait un bruit d'abeille,
Un atome qui veut nous masquer le soleil,
Un ronflement d'où sort un éternel sommeil.
Un stylo voyageur dont la pointe de cuivre
Pose le point final... sur l'i du verbe vivre.

Cours pratiques.

Une jeune fille qui a passé de très brillants examens, dit à sa mère :

— Maman, j'ai fait de grands progrès dans mes études — je voudrais pourtant les compléter en apprenant encore la psychologie, la philologie, la physiologie, la paléontologie...

— Une minute, ma fille, interrompit la mère. J'ai arrangé pour toi un cours de soupologie, de bouillologie, de rapiécologie et de domesticologie... Et, pour commencer, mets ce tablier et nettoie la cuisine !

NE JUREZ POINT.

Le soir tombait sur le village, un beau soir d'août, tout criblé d'étoiles ; le Jura dressait sa masse sombre, piquée çà et là de petites lumières qui indiquaient les villages et, sur le lac, une brise légère ridait la surface mobile.

Assis sur un banc, dans le jardin de la Cure, le pasteur Ami Roche achevait de fumer son cigare, tandis que nous buvions des rafraichissements.

C'était l'heure calme, l'heure agréable et divine où, après l'écrasante chaleur de la journée, on sent comme une détente dans tout son être. L'heure où l'on fait un retour en arrière, vers les souvenirs qui s'effacent et qu'on raconte d'autant plus volontiers qu'ils sont déjà lointains.

Le pasteur Ami Roche ne se fit pas longtemps prier. Il ôta son chapeau, lissa lentement sa belle barbe blanche et commença son récit.

« Cela se passait il y a une quarantaine d'années. Je venais d'être consacré au saint ministère et j'étais pasteur d'une petite paroisse du Pays d'Enhaut. Représentez-vous une vallée resserrée entre de hautes montagnes, un torrent qui gronde perpétuellement dans des gorges profondes et des chalets égrenés partout sur les pâturages. Au centre, l'église, avec son clocher bas et son grand toit de bardeaux, tout près la maison d'école, puis la cure que seuls les contrevents verts et blancs, distinguaient des autres chalets.

Durant l'été, je prenais des pensionnaires. Jeunes gens de bonnes familles, généralement, désirant passer les vacances d'été à la montagne. Je faisais de mon mieux pour les distraire durant les jours de pluie, mais, quand il faisait beau nous cheminions continuellement par monts et vallées. Le lac Lioson et le pic Chaussy, la Gumfluh, la Dent de Corjeon et le Vanil Noir étaient nos courses préférées.

Cette année-là, mes pensionnaires étaient tous partis depuis le quinze août, à l'exception d'un jeune Neuchâtelois de dix-huit ans, fougueux, entreprenant et décidé qui aurait volontiers passé toutes ses vacances la canne en main et le sac au dos.

Il s'appelat André. Il était grand, mince, bien musclé et, dans ses yeux bleus brillait parfois la flamme de la témérité et de l'audace. Il avait une telle avance, dans les sentiers de montagne que, malgré mon entraînement, j'avais peine à le suivre.

Au commencement de septembre, je lui dis un soir :

— Tenez-vous prêt pour demain, avant l'aube ; nous allons faire probablement notre dernière course de l'été ; cette fois ce sera au Vanil Noir.

A cinq heures nous étions debout. Le temps de déjeuner hâtivement, de boucler les sacs, de saisir nos cannes et nous voilà partis.

Un peu de brume flottait au-dessus de la vallée, cachant le grand village de Château-d'Oex, encore endormi. Dans les prés, chargés de rosée, nous cheminions sur des sentiers bordés de barrières rustiques. De temps à autre, une porte à claire-voie donnait accès à un chalet où l'on entendait le bruit que font les vaches qui s'impatientent. Dès qu'on a passé le Mont, on gravit le col pour s'en aller ensuite vers Paray dont la pointe est invisible. En face, dans un ravin, le torrent de Flendruz roule ses eaux grises. Un quart d'heure de halte au dernier chalet, juste le temps de boire un grand bol de lait chaud, d'échanger quelques menus propos sur le temps avec les fruitiers, après quoi, nous nous remettions en route.

Je marchais devant, portant le sac aux provisions ; mon compagnon venait ensuite avec toute une batterie de cuisine : lampe à alcool, assiettes émaillées, couteaux, cuillers, fourchettes, que sais-je encore.

Le soleil était déjà haut à l'horizon et l'arête du Vanil Noir paraissait toute rose. A mesure que nous montions, les cimes neigeuses, émergeaient une à une, victorieuses de l'ombre encore tapie au fond des vallées. Je m'arrêtai souvent, donnant à mon compagnon de route une explication, lui nommant un glacier ou lui indiquant une cime nouvelle. Je savais qu'en une petite heure nous arriverions au sommet aussi je ne me pressais pas.

Je dus m'arrêter pour fixer une courroie qui se détachait de mon sac ; André en profita pour passer devant moi. Libre enfin de toute entrave, sur le sentier ouvert devant lui, il s'en allait à grandes enjambées.

André, lui criai-je, n'allez pas si fort, nous avons le temps !

Mais il ne m'écouta pas. Ayant aperçu le sommet, il s'élança, alerte, comme un jeune chamois gravissant une arête. J'eus beau appeler, faire des gestes, crier, il ne prit pas seulement la peine de se retourner.

Fatigué par la montée, énervé par le sans-gêne de mon pensionnaire, je m'élançai néanmoins à sa poursuite en me promettant de le réprimander vertement pour sa désobéissance.

Par moment, je n'apercevais plus que sa tête qui émergeait au-dessus des rochers. Et il allait, il allait avec cette ardeur qu'a la jeunesse de vouloir atteindre rapidement le but et cette satisfaction d'amour-propre de pouvoir dire : « J'arriverai le premier ! » Il touchait le sommet. Déjà il posait son sac et se disposait à s'asseoir quand, brusquement, il fit un faux pas et glissa sur la pierre, polie en cet endroit. J'entendis un cri et je vis deux mains agrippées à la roche. Pour le coup, je m'élançai. Mon sac ne pesait plus à mes épaules et, en quelques enjambées, j'atteignis le sommet. Je dégageai André de sa position périlleuse et me mis à l'admonester avec une verve que je ne me connaissais pas, d'autant plus que son sac était tombé contre la paroi rocheuse. On le voyait, ce sac, cent mètres plus bas, accroché à la pente, dans un endroit inaccessible.

— Comment pouvez-vous, dis-je avec véhémence, vous conduire de la sorte ! Vous n'écoutez personne, vous agissez à votre guise, comme si vous étiez libre de vous-même. Vous faites fi de mes recommandations, vous riez de mes menaces et vous vous moquez de moi !

Je devais être rouge de colère. Il m'écouta d'un air indifférent, ce qui eut le don de m'exaspérer.

Je fis un pas en avant ; mon pied heurta le sac aux provisions que je venais de déposer — le sac aux provisions qui, à son tour, roula dans l'abîme.

A ce moment, un énorme juron sortit de ma bouche. Et je crois qu'il aurait été suivi par d'autres si les éclats de rire de mon compagnon de course ne m'avaient rappelé à la raison.

Je ris à mon tour, mais mon rire sonnait faux. Il fallut redescendre. Continuellement je sentais le regard ironique de mon pensionnaire